

Compte rendu de recherche CNAP

LES INVISIBLES | QUELQUES EVENEMENTS A RECONSTITUER

Léa Morin



Photographie de tournage du film *De quelques événements sans significations*, Mostafa Derkaoui, 1974, Archives photographiques de Krimou Derkaoui, ©Léa Morin

Curatrice et chercheuse indépendante, Léa Morin est co-fondatrice et directrice de l'Atelier de l'Observatoire (art et recherche)* à Casablanca. Elle était auparavant programmatrice et directrice de la Cinémathèque de Tanger. Après des études en philosophie et cinéma, elle est diplômée de la filière exploitation de la FEMIS (Ecole Nationale Supérieure des Métiers de l'Image et du Son, Paris).

Sa pratique consiste à concevoir et produire des situations et contextes de recherche participatifs, pouvant prendre la forme d'ateliers, séminaires, expositions, publications et projets de préservation. Sa recherche porte principalement sur les archives, l'histoire et le patrimoine cinématographique dans une tentative de retracer des historiographies de l'absent, du disparu et de l'oublié.

Ses projets curatoriaux récents incluent notamment « The Greenhouse |La Serre» et le « Musée Collectif de Casablanca» (espaces publics et quartiers périphériques, Casablanca, 2015-2018) avec l'artiste Mohamed Fariji, « Madrassa » programme éducatif dédié aux pratiques curatoriales contemporaines (Casablanca-Amman-Alexandrie-Alger, 2017), « Réactiver nos utopies collectives et récits oubliés » séminaire (Betonsalon, Paris, 2017) pour la plateforme Kibrit et « Something to generate from » exposition et cycle de rencontres (Kunsthal Aarhus, 2016) avec le collectif Madrassa.

Léa Morin a bénéficié en 2016 du soutien à la recherche en théorie et critique d'art du Cnap pour son projet « Les invisibles ».

* L'atelier de l'**Observatoire** (Casablanca, Maroc) est un espace d'art et de recherche qui développe des projets participatifs socialement engagés, en rapprochant artistes, chercheurs et habitants. L'Observatoire concentre ses actions autour de la marge, qu'elle soit géographique (quartiers périphériques, milieu rural, territoires marginalisés), historique (narrations invisibilisées) ou sociale (communautés les plus fragilisés). Pour cela il expérimente des approches alternatives à travers des programmes qui se développent sur une durée longue, impliquent de nombreux partenaires publics

et privés (associations, clubs, société civile, pouvoirs publics, universités, éducation nationale, etc), se déroulent souvent dans l'espace public, et ont en commun de donner la parole et de permettre une meilleure circulation des visions, savoirs et idées non dominantes. www.atelierobservatoire.com

Les invisibles | Quelques évènements à reconstituer



Revue Lamalif, revue Pro-C, ouvrages sur le Maroc et archives photographiques de Krimou Derkaoui, ©Léa Morin

Le projet de recherche « Les invisibles » consiste à retracer à travers des corpus d'œuvres d'art, de films, de photographies, d'essais, de projets architecturaux et urbains, d'expositions, de revues, de documents et archives du Maroc moderne et contemporain, une possible écriture d'histoires (de l'art, du cinéma, de la société, etc) à partir de ce qui n'est pas, ce qui n'a jamais existé, ce qui a disparu ou ce qui est oublié.

Cette recherche questionne les conditions d'émergence et les modes de production, d'existence et de diffusion de projets artistiques au Maroc, des années 50 (post-indépendance) à maintenant. Elle rend visible des œuvres inconnues, marginalisées ou jamais réalisées. Les corpus d'œuvres sont pensés au prisme de leur contexte social, historique, politique et économique, l'histoire de l'art moderne et contemporain permettant ce mode de navigation dans une histoire récente, ici l'histoire du Maroc, dans toute sa complexité (décolonisation, années de répression politique, révoltes du 20ème et 21ème siècle, développement socio-économique, etc).

Le projet se développe à travers des collaborations et actions (à l'opposé de la figure classique du « chercheur solitaire ») permettant d'expérimenter de nouveaux formats de production dans la recherche tout en tentant de la « démocratiser ». Le processus de réécriture de l'histoire est privilégié par rapport à l'objet de la recherche. Il est partagé au fur et à mesure de la recherche, en incitant étudiants, chercheurs, artistes et citoyens à y travailler collégialement pour une réelle circulation des savoirs.

Il prend la forme de publications, projets de préservation, ateliers et séminaires.

Le soutien du CNAP a rendu possible le développement de la recherche à travers plusieurs étapes participatives pour aboutir en 2018 à la conception d'une collection éditoriale « Les invisibles ». La première publication de la collection, prévue pour fin 2018, s'intitule « Quelques évènements à reconstituer ».

Circulation des idées, savoirs et pratiques

En 2016, je participe à la création de KIBRIT, une plateforme de recherche dédiées aux processus de réactivation de la mémoire collective, qui a pour ambition de proposer des ressources et des enquêtes visant à croiser savoirs et pratiques, notamment en produisant une série de textes et entretiens avec des penseurs, curateurs et artistes sur notre rapport passé, présent et à venir (en tant que citoyen, artiste ou penseur), à l'histoire, à la mémoire, et aux enjeux de société contemporains (éducation, engagement social et politique, écologie, urbanité, etc).

Dans ce cadre, je propose une journée de recherche à Bétonsalon - Centre d'art et de recherche à Paris en juin 2017 avec Marie Pierre Bouthier, Yasmina Reggad, Massinissa Selmani, Mohamed Fariji, Omar Nicolas (Fehras Publishing Practices), Yasmina Naji, Morad Montazami et Nadine Atallah, ainsi que des projections de Ali Essafi et Marwa Arsanios. Ce séminaire est conçu comme une grande narration fragmentée de la réactivation de nos récits oubliés et de nos utopies collectives (et notamment celles des années 60 et 70 au Maroc, en Algérie et dans la Région), à travers des performances, lectures, discussions, ateliers et projections.

Les artistes, chercheurs et curateurs invités portent des propositions de réactivation d'histoires et situations, et ont en commun de vouloir non seulement donner une visibilité nouvelle aux récits souvent invisibles des années de luttes, d'utopies, de pensées et de mouvements collectifs, mais de vouloir interroger et réactiver au temps présent (et futur) les idées et valeurs que nous transmettent ces narrations peu connues. Pour en savoir plus : <https://bit.ly/2rYNXcE>

Cette journée s'inscrit dans le prolongement d'un premier séminaire organisé en juin 2016 à Casablanca dans le cadre de the Greenhouse, un programme participatif de recherche et réflexion sur les pratiques artistiques contemporaines dans l'espace public et patrimonial de Casablanca. Pour « Réactiver, les rencontres » j'avais notamment invité des collectifs, penseurs, architectes, opérateurs culturels, décideurs politiques, cinéastes, poètes et activistes à présenter des projets contemporains de ré-activation d'espaces, de situations et d'œuvres du patrimoine artistique et culturel. Pour en savoir plus : <https://bit.ly/2zSj3rr>

Ces moments de recherches partagées qui viennent nourrir le projet « Les invisibles » permettent aussi d'envisager autrement, en s'intéressant aux déséquilibres et aux histoires en marge des récits officiels, des zones presque pas considérées jusqu'à maintenant dans l'histoire de l'art. Cette nouvelle circulation des savoirs et ces nouveaux modes de production, sont ceux d'un monde (de l'art) qui doit intégrer d'autres centres de référence.

Recherche-action

« Quelques événements à reconstituer », la première publication de la collection éditoriale « Les invisibles » est consacrée au film « De quelques événements sans significations » (1974), premier long métrage du cinéaste marocain Mostafa Derkaoui.

Alors même que l'objet initial de la recherche était l'invisibilité de ce film, longtemps interdit par la censure et dont les négatifs étaient réputés perdus suite à la faillite du laboratoire espagnol qui les avait développés, nous les retrouvons et lançons en parallèle à la recherche un projet de restauration¹. De la même manière, des archives photographiques vont peu à peu émerger, que nous allons numériser intégralement.

La publication relate l'histoire du film, le contexte de sa production, de son tournage, de son interdiction puis de sa redécouverte 40 ans plus tard et du processus de restauration. C'est à travers des entretiens avec le cinéaste, son frère le chef opérateur du film, mais aussi d'autres protagonistes

¹ Avec la Filmoteca de Catalunya, Espagne.

plus ou moins directement liés au film et à ses thématiques élargies que s'écrit cette histoire, qui puise également dans les archives de la presse marocaine et dans l'exploitation des ressources mises à jour, et notamment des photographies du tournage. La recherche est menée souvent dans des contextes publics et participatifs², ainsi qu'avec des étudiants lors d'ateliers³.

Le film est une œuvre avant-gardiste, engagée et libre, qui questionne le rôle du cinéma -et des artistes- à une période d'oppression politique. On y voit se rencontrer un groupe de cinéastes idéalistes qui parcourt les rues à la recherche d'un thème pour leur film, se retrouve dans des bars, interroge la récente naissance du cinéma marocain, et un jeune ouvrier qui travaille au port de Casablanca et se bat pour survivre face aux injustices qu'il subit quotidiennement.

L'équipe de tournage rencontrera de nombreux obstacles (financiers, matériels, interdictions, etc), et le tournage sera même interrompu. Toute une génération d'artistes, de journalistes, de comédiens, de poètes et de musiciens ont participé au tournage, dans les quartiers populaires et les bars du port de Casablanca. Cette mobilisation du monde du cinéma, de la littérature, de la musique et de l'art pour la création d'une œuvre cinématographique indépendante est unique dans l'histoire culturelle du Maroc.

Interdit de diffusion car jugé « inopportun au Maroc », le film ne rencontrera jamais son public.

Derkaoui mettra plusieurs années avant de pouvoir tourner de nouveau, pour ensuite devenir le cinéaste prolifique, fondateur du cinéma marocain moderne que l'on connaît aujourd'hui.

Un système de financement unique est inventé pour produire le film et assurer son indépendance, avec la participation active de peintres modernes de renom comme Melehi, Hamidi, Chabaa, Bekkai, Miloud, Belcadi, Kasimi ou encore Aziz Sayed.⁴

A ce propos, le journaliste Khalid Jamaï relate qu' «un dialogue fructueux s'ouvrait enfin entre deux disciplines artistiques qui, jusqu'à maintenant, n'entretenaient aucun rapport. (...) L'action de ces peintres (...) est expression d'une prise de conscience de données spécifiques de la situation culturelle de notre pays. »⁵



² Comme à la Serre(www.atelierobservatoire.com), plateforme éphémère installée dans l'espace public et accueille des rencontres et débats, projections, lectures et ateliers.

³ Atelier « Archéologie du cinéma » pour le Musée Collectif de Casablanca avec les étudiants de la licence en audiovisuel de Ben Msik, Casablanca, 2018. Le groupe va à la rencontre de cinéastes ou spécialistes de l'histoire du cinéma marocain, sans hésiter à aller vers des figures inconnues ou oubliées, pour y enregistrer parcours, mémoires, souvenirs de tournages, pensées sur le cinéma, ainsi que pour y inventorier des filmographies (incluant les films inachevés et non réalisés), y numériser des archives souvent inédites (documents, photographies, notes, etc).

⁴ Un modèle qui était aussi celui du financement de la revue Souffles.

⁵ Khalid Jamaï, l'Opinion, 7 janvier 1974

Constellations

La publication « Quelques évènements à reconstituer »⁶, loin de se cantonner à une histoire cinématographique, est aussi un prétexte pour, à partir des pistes multiples qu'ouvre le film, proposer une constellation de micro-histoires qui sont autant de réflexions et propositions de récits à faire émerger sur le Maroc culturel, artistique et politique de 1974.

C'est lors de ses années d'étude en Pologne (65-72) à l'école de Lodz que Mostafa Derkaoui réalise les quatre films courts qui préfigurent son projet cinématographique à venir. Les frères Derkaoui y menaient par ailleurs une activité artistique-militante face au régime autoritaire marocain et aux répressions des révoltes étudiantes et populaires. Ils côtoient dans un contexte politique international agité, des artistes et cinéastes polonais, ainsi que d'autres jeunes aspirants cinéastes venus d'Algérie, Tunisie, Ouganda, Brésil, Argentine, Mexique, Danemark, France ou encore Gambie. Tous sont porteurs d'un projet imaginé pour leur cinéma national, que ce soit au sein de pays nouvellement indépendants ou en état de révolution.

Avec eux, le cinéaste Abdelkader Lagtaa a notamment, en parallèle à ses études de cinéma, collaboré avec l'artiste conceptuelle Ewa Partum et son mari le poète Andrej Partum. Bien que plus âgé, Karim Idriss est aussi à Lodz, il avait réalisé au Maroc quelques années auparavant « Les enfants du Haouz » à partir des recherches du sociologue Paul Pascon. Film interdit et perdu dont nous cherchons les traces à partir d'entretiens et d'archives, notamment dans ces revues culturelles et critiques marocaines qui méritent d'être encore plus largement connues et étudiées. « Souffles », « Pro-C », « Lamalif », « cinimaiya Dirrassat – Etudes Cinématographiques » ou encore « Intégral » fondée par le poète Nissabouri, qui est l'un des protagonistes du film, et le peintre Melehi, ami des Derkaoui qui a rendu possible la vente d'œuvre d'art qui a financé le film.

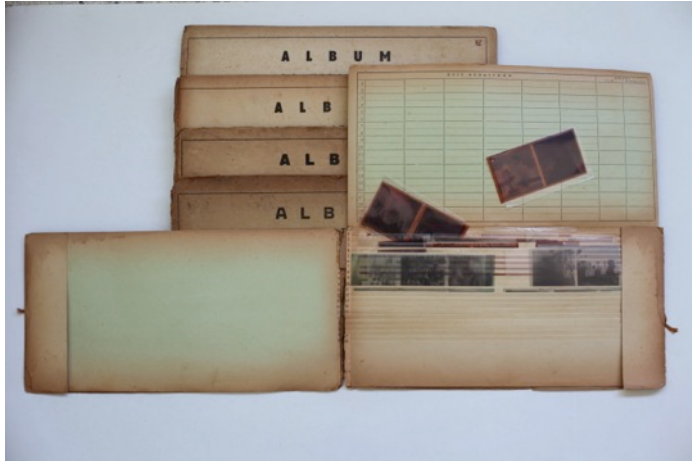
C'est ainsi que de nouvelles ramifications, qui sont toute autant d'axe de recherches, continuent de s'ouvrir : l'Ecole de Casablanca, l'exposition des peintres dans l'espace public à la fin des années 60, les rushes retrouvés du cinéaste Mohamed Abbazi qui avait filmé clandestinement les rues de Casablanca, la situation des ouvriers du port de Casablanca, l'histoire de la musique alternative et engagée marocaine dans les années 70, la politique et le cinéma, la littérature, le documentaire au Maroc, l'année 1974, les films inachevés de l'histoire du cinéma marocain, etc.

De cette constellation peut ainsi naître une histoire qui s'écrit en se reconstituant bouts par bouts. Car l'absence générale de sources pour la recherche et surtout l'absence d'une histoire de l'art et de la culture marocaine écrite ne peut nous permettre de prétendre à autre chose. Peut être même que seule une histoire écrite à l'échelle micro peut être fidèle à cette absence même.

C'est l'axe choisi pour la collection « les invisibles » qui tente de retracer cette histoire culturelle marocaine à travers ses absences, tout en proposant une riche iconographie et de nombreuses archives visuelles inédites retrouvées et rendues visibles tout au long du processus de recherche.

L'ouvrage « Quelques évènements à reconstituer » de la collection « Les Invisibles » sera publiée fin 2018 par « L'Observatoire, Les Editions » (www.atelierobservatoire.com), Casablanca.

⁶ Titre provisoire donné au film pendant son tournage



Albums de négatifs polonais de Krimou Derkaoui, 1965-72



Abdelkader Lagtaa et Ewa Partum, Book by Ewa, Galerie Andres, Lodz, 1975



La Poste, bâtiment faisant face à l'appartement de Mostafa Derkaoui, architectes Faraoui et De Mazières, artiste Mohamed Melehi, Casablanca, 1979 (source archnet)



Capture d'écran du film inachevé La Longue Journée de Mohamed Abbazi, tableau de Hamidi, Casablanca, 1969



Archives photographiques de Krimou Derkaoui, photographie du tournage du film Titre Provisoire de Mostafa Derkaoui ©Léa Morin